

PREMIERES RENCONTRES DES GRANDS SITES
Domaine du Rayol 9-10 décembre 1999

L'expérience du lieu : perspectives géopoétiques

Kenneth White

En m'invitant à faire une conférence dans le cadre de ce colloque sur les Grands Sites, les organisateurs avaient de toute évidence autre chose en vue qu'une vague rencontre entre la subjectivité et l'objectivité, l'imaginaire et le réel, le lyrisme et les problèmes — toutes ces dialectiques qui viennent trop facilement à l'esprit.

Afin de démontrer cela, j'ai pensé qu'il serait bon de faire d'abord un peu connaissance.

Dans ce que j'essaie de faire, sur le plan littéraire, sur le plan culturel, ces deux plans ne se séparant pas du plan existentiel, le lieu joue un grand rôle, en fait un rôle primordial. Si le roman tourne en rond dans le pathos psycho-civilisationnel, si le livre de voyage se contente en général de traverser le monde d'une manière pittoresque et éclectique (un peu de ceci, un peu de cela), ce que, dans mon œuvre j'appelle livre-itinéraire (*waybook* en anglais) consiste en un cheminement à travers un territoire, qui sera lu de plusieurs manières, dans le but d'atteindre un lieu d'où non seulement on peut voir grand mais où l'on peut *s'ouvrir à l'univers*. Mes essais, quant à eux, tentent d'élaborer un nouveau langage théorique pour tout ce qui me semble être en jeu aujourd'hui dans notre situation historique et culturelle. Ils commencent par une analyse culturelle radicale (ce que j'appelle une "culturanalyse"), suivent ensuite des pistes de culture, de pensée à travers les territoires (ça, c'est le nomadisme intellectuel) et tentent de dessiner les contours d'un nouvel espace de vie, d'un nouveau "monde" (voilà la géopoétique). La poésie enfin, telle que je la pratique, n'est ni une poésie du moi (romantique), ni une poésie du mot (moderniste), mais une poésie du monde, qui tente de reprendre les choses à la base.

Un monde, dans mon vocabulaire, émerge du contact, du rapport entre l'esprit humain et la terre, par l'intermédiaire de l'action et de la pensée. Quand le contact est sensible, subtil, intelligent, nous avons un monde au sens plein du mot, c'est-à-dire agréable à vivre et favorisant un épanouissement de l'être. Quand le contact est insensible, brutal, inintelligent, nous n'avons plus un monde, mais une accumulation d'immonde. Les exemples foisonnent, malheureusement, autour de nous.

Ce qui nous réunit aujourd'hui dans ce jardin, c'est, au fond, je pense, un souci de monde.

S

Ces premiers jalons posés, approchons-nous des lieux, du *topos* (lieu géographique et lieu de discours).

Dans *La Route bleue*, je chemine le long de la côte nord du Saint-Laurent et le livre se termine, trouve sa culmination, dans la baie d'Ungava, au Labrador. Mais à un moment donné sur la route je rencontre un lieu nommé le lac des Huttes Sauvages, et ce lieu me pose des questions, me lance un défi. Ce défi et ces questions me semblent appartenir à la problématique qui nous concerne. Voici le texte :

"Chaque fois qu'un espace vide se présente quelque part dans notre civilisation, au lieu d'y voir une occasion d'approfondir notre sens de la vie, nous nous empressons de le remplir de bruit, de jouets et de "culture". C'est pourquoi nous avons besoin de lieux comme le lac des Huttes Sauvages. De lieux où nous pouvons *écouter le monde*.

Le lac des Huttes Sauvages.

C'est John Maclean, employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui le nomma ainsi dans ses notes, à cause des squelettes de tipis indiens qui se dressaient sur les promontoires.

À l'époque où les tipis étaient habités, l'endroit portait le nom montagnais de *Mushua Nipi* : "le lac des terres sans arbres".

Tout ce haut plateau à peine sorti de la période glaciaire, avec ses lichens, ses buissons et ses rochers épars, était un sanctuaire : le paradis des caribous, gouverné, *inspiré* par Attiknapeo, l'Homme-Caribou.

[...]

"L'endroit est devenu historique", écrit Pritchard (*Through Trackless Labrador*). Chez nous, un lieu devient historique quand il est marqué par un événement ou une série d'événements. Mais quand Jean-Baptiste Mackenzie m'a parlé du lac des Huttes Sauvages, il ne pensait pas en ces termes. Son sens de l'histoire était encore imprégné d'esprit mythique. Pareillement, chez lui, l'économie n'était pas séparée de la religion — en tout cas, pas au fond de sa pensée, où couvait encore le feu de ses rêves. On trouve là une *totalité*. Au-delà de toute évocation purement sentimentale du passé, au-delà de toute étude anthropologique, pouvons-nous encore espérer vivre une telle totalité ? Ou bien sommes-nous condamnés à seulement tirer le meilleur parti possible de nos divisions et de nos contradictions ?"

Voilà la question posée, en-dehors de toute référence au mythe et à la religion, dans un espace qui reste à définir.

Parlons maintenant un peu de nos contradictions.

S

J'habite depuis un certain nombre d'années maintenant la côte nord de la Bretagne, très précisément à Trébeurden. Au large de la côte trébeurdenaise se trouve une petite île, l'île Millau, accessible, pour un piéton, seulement à marée basse. Dans les premiers temps de mon installation, j'ai beaucoup fréquenté cette petite île : un lieu délectable de déambulation et de méditation. Or, il y a quelques années, afin de la protéger de tout ce qui menace n'importe quel espace "vide" (exploitation financière, constructions aberrantes), le Conservatoire du Littoral — une institution que j'approuve, que je respecte et que je salue — a acheté l'île et l'a aménagée. En fait, un peu trop à mon goût, avec un excès de sentiers et un balisage superflu. Le résultat, c'est que cette petite île abandonnée est maintenant très fréquentée, d'autant plus qu'une navette assure (ou assurait jusque très récemment) régulièrement la traversée entre la côte et l'île : plus besoin d'attendre la marée basse, on n'est plus assujéti aux conditions topologiques. Là où, avant, on ne voyait que fleurs marines et fientes d'oiseaux, on trouve aujourd'hui, malgré les efforts de la municipalité pour assurer le nettoyage, bouteilles de bière, paquets de cigarettes et papier toilette. Ce qui fut fait pour protéger et aménager le lieu (débroussaillage afin de permettre à une flore plus variée de se développer) a eu pour résultat de lui enlever tout ce qui constituait sa valeur à mes yeux et dans mon esprit. Je n'y vais plus, et je ne suis pas le seul. Je dirais presque la même chose pour le rivage de la Caravelle à la Martinique, un autre lieu que j'ai beaucoup fréquenté et qui, si je ne me trompe, fait partie, lui, du projet Grands Sites. Là où, il y a quelques années, il n'y avait la plupart du temps que les roches volcaniques, le vol des frégates et le silence de la mangrove, on croise aujourd'hui de nombreuses bandes qui remplissent l'endroit de bruit et laissent des traces bien visibles de leur passage.

"Alors, me rétorquera-t-on peut-être, êtes-vous élitiste ? Pensez-vous que ces lieux devraient être réservés seulement à quelques-uns ?" Je réponds tout de suite, non. Je suis pour l'accès du plus grand nombre à de tels lieux, car je pense qu'ils peuvent être bénéfiques au visiteur et qu'à la longue ils peuvent avoir une influence sur la civilisation. Mais comment faire pour que cet accès n'enlève pas aux lieux ce qui constitue leur valeur profonde ? C'est une affaire non seulement de réglementation (qui sera mal vue et

contournée par ceux et celles pour qui la liberté, c'est de faire n'importe quoi), mais implique également un esprit, une éducation, une culture.

Voilà le problème auquel ont à faire face, voilà les contradictions dans lesquelles se débattent, voilà les perspectives que doivent sans doute envisager, tous ceux, toutes celles qui tiennent à protéger de tels lieux, à préserver leur valeur, et qui ont pour tâche de les gérer.

S

Avant de reparler des problèmes et des perspectives, revenons, dans un esprit comparatiste, un peu en arrière, au tout début de l'excursionnisme et du tourisme, à l'heureuse époque où la question de la fréquentation massive ne se posait pas encore — car, parfois, en étant trop préoccupé par les problèmes, on peut perdre de vue le paysage, qui est, à mon sens, la base de tout et devrait rester la référence principale, le champ premier de toutes nos préoccupations et de toutes nos opérations.

Voici un texte de Bénédicte de Saussure, géologue, botaniste, minéralogiste, physicien et météorologiste (le savoir était alors moins cloisonné), extrait de ses *Voyages dans les Alpes*, livre qui date de 1779 :

“ Ce que les gens de Chamonix nomment proprement le Montanvert est un pâturage élevé de 834 m au-dessus de la vallée de Chamonix, et par conséquent de 1859 m au-dessus de la mer. Il est au pied de l'aiguille des Charmos, et immédiatement au-dessus de cette vallée de glace, dont la partie inférieure porte le nom de glacier des Bois. On y conduit ordinairement les étrangers, parce que c'est un site qui présente un magnifique aspect de cet immense glacier et des montagnes qui le bordent, et parce que l'on peut de là descendre sur la glace, et voir sans danger quelques-unes des singularités qu'elle offre [...]. Lorsqu'on s'est bien reposé sur la jolie pelouse du Montanvert, et que l'on s'est rassasié, si l'on peut jamais l'être, du grand spectacle que présentent ce glacier et les montagnes qui le bordent, on descend par un sentier rapide, entre des rhododendrons, des mélèzes et des aroles, jusqu'au bord du glacier [...]. Au bas de cette pente, on trouve ce qu'on appelle la moraine du glacier, ou cet amas de sable et de cailloux qui sont déposés sur les bords du glacier, après avoir été broyés et arrondis par le roulis et le frottement des glaces. De là on passe sur le glacier même, et s'il n'est pas trop scabreux et trop entrecoupé de grandes crevasses, il faut s'avancer au moins à trois ou quatre cents pas pour se faire une idée de ces grandes vallées de glace. ”

Je voudrais attirer d'abord l'attention sur le vocabulaire utilisé dans ce texte : “ magnifique aspect ”, “ se rassasier du grand spectacle ”, “ voir des singularités ”, “ se faire une idée ”. Celui qui, parmi les participants du Grand Tour, a le mieux rendu son expérience du “ magnifique aspect ” et du “ grand spectacle ” de ces lieux alpins, c'est le peintre anglais William Turner, dans les splendides dessins, aquarelles et gouaches que sont *Le Mont Blanc vue de Sallanches*, *La Source de l'Arveyron*, *La Cabane de Blair sur le Montenvers* ou *La mer de Glace, regardant vers l'Aiguille du Tacul*, tous faits lors de son voyage de 1802. Quant aux “ singularités ” (ce qui fait sortir du “ lieu commun ”) et à l'idée (ce qui surgit d'une manière synthétique, lumineuse et éclairante de la masse confuse qui s'agite dans l'esprit), il y est question, au moins d'une manière sous-entendue, de perception, de savoir, de connaissances, de théorie et de poésie : tout un champ d'investigation, de réflexion, et de création.

S

Des Alpes je voudrais passer maintenant à la Sierra Nevada, de Bénédicte de Saussure à John Muir, d'une situation assez simple (où le complexe pouvait se développer à l'aise) à une situation plus compliquée, pleine de controverses, au sein de laquelle, face à une action d'envergure, les réactions sont parfois simplistes.

Né en Écosse, à Dunbar, près d'Édimbourg, en 1838, John Muir (que je considère comme un des mes ancêtres spirituels directs) émigre à l'âge de onze ans avec sa famille en Amérique, dans le Wisconsin. C'est au retour d'une de ces grandes randonnées qu'il pratiqua toute sa vie, une "promenade" de quelque 1600 kilomètres à travers le Kentucky, le Tennessee, la Caroline du Nord, la Georgie et la Floride jusqu'aux rivages du golfe du Mexique, qu'il découvre, en 1868, avec éblouissement, la Sierra Nevada, la *Range of Light*, comme il l'appelle et, en particulier la vallée de Yosemite : " Lors d'une matinée lumineuse, du haut du col de Pacheca, un paysage se révéla... ". À partir de cette année-là, et jusqu'à la fin de sa vie en 1914, tout en visitant d'autres lieux de la terre (l'Alaska, la Sibérie...), il va explorer la vallée de Yosemite de long en large, et en profondeur. " Aller dans la montagne, c'est aller chez soi ", déclare-t-il. En découvrant le paysage, en ouvrant ses sens et son esprit, en activant toutes ses facultés, c'est lui-même, en plus grand, qu'il découvre. En faisant des relevés, en lisant dans " le livre ouvert de la montagne, aux pages de granite ", il élargit son être. En étudiant " la sculpture de la montagne ", en suivant les lignes des glaciers, il en arrive non seulement à la conscience de l'interaction universelle, mais encore à une esthétique. C'est au bout d'une multitude d'études extatiques que " l'univers apparaît comme une tempête de beauté infinie ". Au début, dans les carnets de Muir, les poèmes alternaient avec les faits, mais, petit à petit, pas à pas, sa lecture du réel s'approfondissant, les faits eux-mêmes devenaient poésie, *étaient* poésie (c'est la définition même de la géopoétique).

Avec le temps, celui qui se présentait volontiers comme " un clochard poétique, un peu géologue, un peu ornithologue " (en fait, du point de vue scientifique, il était surtout glaciologue et botaniste), et que les Indiens de l'Alaska appelaient " le chef des glaces ", devint pour l'Amérique d'abord *the wilderness sage* (" le sage des terres sauvages "), ensuite le porte-parole même de la Nature, l'instigateur et l'inspirateur de tout le mouvement conservacionniste américain, qui se retrouvait au centre d'une foule de controverses (exploitation-conservation, nature-culture), se débattant non seulement contre des intérêts commerciaux et les idéologies philosophico-religieuses, mais aussi contre une opinion publique mal informée, mal éclairée, variable et confuse. Pour Muir, l'époque pionnière était révolue, l'idéologie de la conquête était caduque, il fallait aller maintenant de l'exploitation à l'*expérience*. De plus en plus, disait-il en parlant publiquement de cette expérience, des esprits (corps-esprits) fatigués, usés, apathiques, sur-civilisés auraient besoin de se ressourcer, de se re-créer, et pour cela il fallait réserver des espaces naturels, car ce n'est que dans la nature que l'on renaît. Dans ses carnets, il allait encore plus loin. Il parlait de la nécessité de descendre l'homme du piédestal que la religion chrétienne (le monde est là pour son usage) et l'humanisme philosophique (l'homme est au centre de toutes choses) avaient créé pour lui, il déclarait que les arbres et les plantes avaient aussi des droits, ainsi que les serpents et les alligators : il abat les cloisons anthropocentriques, parle au nom d'un monde ouvert et mouvant.

La vallée de Yosemite étant son terrain de prédilection, il commence une campagne visant à en faire un parc national. Elle était State Park (parc de l'État de Californie) depuis 1864, mais Muir avait constaté que cela ne suffisait pas : les politiciens et les administrateurs locaux n'en avaient fait qu'un parc d'attractions, avec des spectacles son et lumière, ne se souciant nullement de sa dégradation, et n'ayant aucune notion du " grand project " que Muir avait en tête. Grâce à une stratégie à la fois poétique, publiciste et politique, il fait classer la vallée de Yosemite parc national en 1890, et en 1892 il fonde la Sierra Club comme support institutionnel de ses idées. Il attire aussi l'attention de grands hommes d'affaires à l'esprit ouvert, tel le *tycoon* du chemin de fer E. H. Harriman, des hommes capables de créer des réseaux de communication inattendus, et éveille l'intérêt du président des États-Unis, Théodore Roosevelt, qui, en 1903, passe trois jours en compagnie de Muir dans la vallée, dormant à la belle étoile. C'est sous l'influence des idées et de la parole de Muir que Roosevelt, au cours de son administration (elle se termina en 1909) créa quarante-cinq millions d'hectares de réserves forestières et seize

“ monuments nationaux ” (l'équivalent de nos “ grands sites ”), parmi lesquels le grand canyon du Colorado.

Il serait naïf de croire que toute l'étendue de la pensée de Muir, que toute la profondeur de son expérience se résume à la création des parcs nationaux et que son rêve d'un “ monde intégré ” s'y trouve réalisé. Tout en continuant d'insister sur la nécessité d'une éducation publique permanente, sur un tourisme culturel éclairé, tout en voyant toujours le côté positif des choses (même la kodakisation superficielle, la mise mécanique en clichés pouvait, disait-il, être considérée comme un bon signe), il vécut assez longtemps pour constater que la législation en elle-même, que la protection gouvernementale ne suffisaient pas. Dans la vallée de Yosemite, il voyait ce qu'il appelait “ la gloire de la Nature ” (*the glory of wilderness*) disparaître d'année en année, et sa dernière bataille — contre l'installation d'un barrage sur la Hetch Hetchy — fut une bataille perdue.

Vers la fin de sa vie, il était de plus en plus isolé. Mais sa vision, une des plus vigoureuses et des plus belles qui furent jamais, reste.

S

Avant de reprendre le fil des considérations générales, j'aimerais proposer un autre exemple des grands sites du monde : le Huang Shan, en Chine, et évoquer une situation socio-culturelle plus compliquée encore, plus encombrée. Situé sur la rive droite du Yang-tsé, à peu près à mi-chemin entre Hong-Kong et Pékin, à quelque cinq cents kilomètres à l'ouest de Shanghai et au croisement des routes nord-sud, est-ouest de la migration des oiseaux, le massif de la Montagne jaune se trouve, au moins symboliquement, au centre d'un pays dénommé depuis des millénaires le Pays du Milieu : c'est donc un lieu au milieu du Milieu. En tant que tel, mais aussi à cause de son extraordinaire beauté, faite de pics granitiques, de pins et de brumes, le tout créant un paysage qui présente, heure après heure, des “ tableaux ” éphémères splendides, le Huang Shan est devenu un des grands symboles de la Chine immémoriale.

Probablement fréquenté au début uniquement par des ermites, des errants solitaires et des cueilleurs de plantes, il fut découvert très tôt par des poètes et des peintres. Au VIII^e siècle, le grand Li Po aimait y séjourner, afin de suivre “ la voie mystérieuse ”. Un jour, selon la légende, il serait tombé en extase devant une cascade, celle dite “ La Cithare pincée ”. Pour prolonger son extase, il se mit à boire, tout en composant des poèmes. Au cours de cette activité enthousiaste, il aurait renversé du vin sur le rocher. Et le rapport entre le poète et le rocher serait devenu si intense qu'il était difficile de dire où l'un commençait et où l'autre se terminait. C'est pour cela que le rocher de la cascade porte aujourd'hui deux caractères gravés : “ Rocher ivre ”, l'esprit de Li Po flottant toujours dans les parages. Au XVII^e siècle, tout un groupe de peintres (entre autres Shih T'ao, K'un Tsan, Hung Jen) emprunta le nom de la montagne : ce fut l'école de Huang Shan. Il y avait donc tout un art, toute une poésie dans l'air, avec, en arrière-fond, toute une cosmologie concernant le Vide immense, les forces complémentaires du Yang et du Yin (rocher et eau, pin et brume, par exemple) et les veines de la Terre. À cette cosmologie fondamentale s'ajouta au fil des siècles une mythologie populaire : le nom même de la montagne remonterait à l'Empereur Jaune, fondateur du pays il y a presque cinq mille ans, qui, à la fin de sa vie, serait monté dans le Huang Shan où il aurait bu l'élixir de l'immortalité (en chinois, “ immortel ” s'écrit avec deux caractères : “ homme ” et “ montagne ”) avant de monter au ciel sur le dos d'un dragon. Plus populairement, plus sentimentalement encore, tel rocher, “ Coq d'or chantant vers la porte du ciel ”, aurait été le lieu de la séparation de deux amants, l'homme ayant versé des “ larmes de sang ” qui ont coloré de rouge les azalées.

À l'époque de Mao et de sa “ révolution culturelle ”, l'accès au Huang Shan fut interdit à tout le monde sauf aux gardes rouges qui avaient le droit d'y monter pour graver sur les parois les sentences du Grand Timonier — sentences aujourd'hui effacées à coups de burin. Mais à la chute de Mao, on pouvait presque parler d'un nouveau slogan : “ Retour

au Huang Shan !”, et de nos jours, chaque année, un million de Chinois empruntent l’escalier taillé dans le granit de la montagne (des milliers de marches : il y a cent kilomètres de chemins et d’escaliers à l’intérieur du massif) afin de monter à la Capitale du Ciel, au Lotus éclos, à la Cime de Lumière, au Paravent de Jade ou à l’Oie blanche. On peut se demander combien de ces visiteurs pensent à l’ancienne cosmologie, à la poésie taoïste ou à la peinture de Hung Jen (peu, je le crains), on peut se demander combien ont une approche neuve, mais aussi profonde, de cet espace (encore moins), on peut ne pas apprécier la quantité de détritiques qu’ils laissent sur leur passage, on peut être agacé par les groupes uniformes et les processions de mariage, on peut préférer le silence aux acclamations de la foule saluant le lever du soleil, mais on ne peut nier qu’il s’agit là d’un grand tournant.

S

Je pense que ce grand tournant a lieu aujourd’hui, à des degrés divers, à des niveaux divers, dans le monde entier. [Et la grande question, au-delà des problèmes de gestion de tel ou tel lieu, de tel ou tel site, dans une civilisation de masse, avec des mouvements de masse, est : comment ouvrir à ce tournant des perspectives, comment donner à ce renouveau d’intérêt pour le monde de la nature ou pour des sites de culture un fondement autre que nostalgique ou passéiste, comment faire des lieux retrouvés de véritables lieux de ressourcement, de renouvellement ?](#)

[Question fondamentale de culture.](#)

[Tout au long de l’histoire humaine, plusieurs “ champs de force ” ont porté et soutenu la culture. Il y a eu le sacré, complexe d’exaltation et d’émotion, d’adoration et de dévotion, ordonné et ritualisé par la religion. Il y a eu l’idéal et la raison métaphysique, plus mesurés, plus humanistes. Il y a eu la conquête de la Nature, le Progrès, l’Histoire. C’est ce dernier champ qui a constitué la modernité, et aujourd’hui il s’épuise. Nous sommes entrés dans une nouvelle phase, encore confuse, qui n’est pas encore devenue ère ou époque, qui se débat dans des contradictions, qui n’a pas encore trouvé son langage.](#)

Dans l’absence d’une nouvelle pensée générale, au langage à la fois précis et inspirateur, on multiplie les débats, où on a parfois trop l’impression que l’humanité, tout en se donnant l’illusion de penser, se complaît dans la confusion, quand ce n’est pas dans le simple bavardage.

Il est difficile de savoir de quoi on parle, difficile de savoir même de quoi l’on veut vraiment parler. Prenez le terme même qui figure, sinon dans le titre, du moins dans le sous-titre de notre propre rencontre : “ l’esprit des lieux ”. Il n’est vraiment pas commode de savoir ce que peut signifier ce terme aujourd’hui. À l’origine, il traduisait le latin *genius loci*, terme marqué par une pensée religieuse animiste à laquelle personne d’entre nous, je pense, ne peut souscrire. Il en arrive à signifier quelque chose comme une “ atmosphère ”, une “ sensation ”, où peut se trouver à l’état diffus un peu de tout.

Aujourd’hui, tous les langages sont dans l’air.

Il suffit d’ouvrir n’importe quelle brochure de tourisme pour voir tous les langages de l’histoire de la culture humaine se donner rendez-vous, dans un confusionnisme total. Un exemple : “ C’est à la tombée de la nuit, dans le silence sacré, que le mythe et la magie du lac Majeur, ce lieu légendaire, emplit notre âme d’émotions indéfinissables et inoubliables. ” À la place d’une véritable culture nouvelle, on a une cuisine écœurante où toutes les sauces se mélangent.

Encore un exemple concret. À la porte de la Maison du Volcan, sur l’île de la Réunion, on peut lire, en 1999, cette phrase des volcanologues Maurice et Katia Kraft : “ Nous aimons les volcans parce qu’ils nous dépassent, ils sont indifférents à la vanité des hommes. ” Voilà l’amorce d’un nouveau langage, un langage qui émerge de siècles d’humanisme. Mais à l’intérieur de la même Maison du Volcan, une affiche sur le mur montrant des techno-scientifiques accoutrés comme des Martiens traversant un champ de lave avec force instruments, porte cette phrase : “ L’homme chemine à la conquête du volcan ”,

phrase qui nous ramène à une phase à mon sens déjà dépassée de l'évolution, celle de l'Histoire, du Progrès, de la maîtrise et de la possession de la Nature.

Nous avons grandement besoin d'un nouveau langage, et de cette densification du langage qu'est une poésie, car il n'y a pas de culture qui vaille et qui dure sans poésie. Et si la poésie a, dans le passé, tourné autour des dieux, des mythes et des héros, de l'idéal et de la métaphysique, ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est une poésie, puissante et rayonnante, de l'espace, de la terre, du monde.

C'est cela que j'appelle la géopoésie.

Mais revenons, très précisément et très localement, à nos grands sites.

En 1847, Gustave Flaubert, en compagnie de son ami Maxime Du Camp, lors de leur randonnée "par les champs et par les grèves", visita la pointe du Raz. Voici ses premières impressions et notes :

"Grandes ondulations arides et augmentant d'aridité en s'approchant de la pointe du Raz. Touffes de joncs marins très courts, le sol est pelé par places [...]. Ciel bleu, cormorans [...]. Trou satanique, bouleversements, replis, indescriptible couleur des roches sous-marines. L'homme n'est pas fait pour vivre là, pour supporter la nature à haute dose."

Passons sur le fait que vous avez là le représentant, et non des moindres, d'une littérature qui, tout en parlant intelligemment et sensiblement de ceci et de cela (surtout de l'humanité — à haute dose), n'arrive pas à rencontrer fondamentalement la contrée, n'arrive pas à pénétrer profondément l'espace, et admettons que, jusqu'à nouvel ordre (jusqu'à nouvelle culture), l'humanité n'arrive pas à "supporter la nature à haute dose".

Les grands sites auraient alors pour fonction, à mon avis, d'initier à cette grande nature. Le site lui-même jouerait un rôle important, primordial. Mais à ces éléments de nature devraient être ajoutés des éléments de pédagogie et de culture, en vue non seulement d'une connaissance profonde du site, mais d'un repositionnement des valeurs humaines, d'une réorientation de l'esprit. Il s'agirait, à l'encontre, par exemple, de l'idéologie nationaliste qui s'exprime dans *Les Hauts Lieux de l'esprit* de Barrès, d'une conscience planétaire basée sur l'intention, pour citer Humboldt dans ses *Vues de la Nature*, de "considérer l'organisation de notre planète d'un seul point de vue grand et général", quel que soit le lieu particulier et local où l'on se trouve.

À ce moment-là, ces grands sites pourraient être comme les "phares" du poème de Baudelaire, qui jettent une nouvelle lumière sur le monde, et qui pourrait peut-être faire de ce monde, non ce qu'il est la plupart du temps, à savoir un amas opaque de psycho-histoire plein de bruit et de fureur, de conflits et d'horreurs, mais un monde ouvert, dans lequel la personne humaine serait considérée comme un "système ouvert" (comme dans la biologie actuelle), en contact avec d'autres systèmes ouverts sur une planète considérée elle-même comme un grand système ouvert.

Je parle là, non en idéaliste, mais en possibiliste.

Merci de m'avoir écouté.

KENNETH WHITE

Poète, prosateur, essayiste

Fondateur de l'Institut international de géopoétique

Né à Glasgow, élevé sur la côte ouest de l'Écosse, Kenneth White vit une dialectique entre les espaces construits et les espaces naturels. Il a fait ses études (langues, littérature, philosophie) à Glasgow, à Munich et à Paris.

Établi en France depuis 1967, résidant d'abord à Paris, ensuite en Ardèche, dans les Pyrénées-Atlantiques et en Bretagne, il est l'auteur d'une œuvre importante (prose, poésie, essais) qui est traduite, de l'anglais et du français, en plusieurs langues. De 1983 à 1996, il occupe la chaire de Poétique du XX^e siècle à Paris-Sorbonne. En 1989, il fonde l'Institut international de géopoétique, qui compte actuellement des centres dans une dizaine de pays.

Si le but de l'œuvre, poétique et philosophique, de White est d'ouvrir un nouvel espace culturel, travail de longue haleine, il lui arrive aussi d'intervenir directement sur le plan socio-écologique, notamment lors du projet d'installation d'une centrale nucléaire à Saint-Jean-du-Doigt, lors de l'affaire du port de Trébeurden et dans les mouvements de protection de la Loire et de la forêt de Fontainebleau.

Kenneth White a reçu des prix parmi les plus prestigieux : le prix Médicis étranger pour *La Route bleue*, le prix Alfred de Vigny pour *Atlantica*, le grand prix du Rayonnement français de l'Académie française et le prix Roger Caillois pour l'ensemble de son œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

Récits, cheminements :

Les Limbes incandescents, traduction Patrick Mayoux, Paris, Denoël, les Lettres nouvelles, 1976. Nouvelle édition, Paris, Denoël, 1990.

Dérives, plusieurs traducteurs, Paris, Laffont, Lettres Nouvelles / Maurice Nadeau, 1979.

Lettres de Gourgonel, traduction Gil et Marie Jouanard, Paris, Presses d'aujourd'hui, 1979. Nouvelle édition, Paris, Grasset, Les Cahiers rouges, 1986.

L'Écosse avec Kenneth White, Paris, Flammarion, 1980. Réédition Arthaud, 1988.

Le Visage du vent d'Est, traduction Marie-Claude White, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1980.

La Route bleue, traduction Marie-Claude White, Paris, Grasset, 1983. Prix Médicis étranger. Livre de poche n° 5988.

Les Cygnes sauvages, traduction Marie-Claude White, Paris, Grasset, 1990.

Corsica, l'itinéraire des rives et des monts, traduction Marie-Claude White, Ajaccio, La Marge, 1999.

Poésie :

En toute candeur, édition bilingue, traduction Pierre Leyris, Paris, Mercure de France, 1964.

Mahamudra, le grand geste, édition bilingue, traduction Marie-Claude White, Paris, Mercure de France, 1979.

Le Grand Rivage, édition bilingue, traduction Patrick Guyon et Marie-Claude White, Paris, Le Nouveau Commerce, 1980.

Scènes d'un monde flottant, édition bilingue revue et augmentée, traduction Marie-Claude White, Paris Grasset, 1983.

Terre de diamant, édition bilingue revue et augmentée, traduction Philippe Jaworski, Marie-Claude White et l'auteur, Paris, Grasset, 1983.

Atlantica, édition bilingue, traduction Marie-Claude White, Paris, Grasset, 1986. Prix Alfred de Vigny.

Les Rives du silence, édition bilingue, traduction Marie-Claude White, Paris, Mercure de France, 1997

Limites et Marges, édition bilingue, traduction Marie-Claude White, Paris, Mercure de France, 2000.

Essais, recherches :

La Figure du dehors, Paris, Grasset, 1982. Livre de poche, Biblio essais 4105.

Une apocalypse tranquille, Paris, Grasset, 1985.

Le Poète cosmographe, entretiens, Presses universitaires de Bordeaux, 1987.

L'Esprit nomade, Paris, Grasset, 1987.

Le Monde d'Antonin Artaud, Bruxelles et Paris, Editions Complexe, 1989.

Hokusai ou l'horizon sensible, Paris, Terrain Vague, 1990.

Le Plateau de l'Albatros, introduction à la géopoétique, Paris, Grasset, 1994.

Le Lieu et la Parole, entretiens, 1987-1997, Cléguer, Éditions du Scorff, 1997.

Les Finisterres de l'esprit, essais, Cléguer, Éditions du Scorff, 1998.

Une stratégie paradoxale, essais de résistance culturelle, Presses universitaires de Bordeaux, 1998.

Le Chemin des crêtes, avec Stevenson à travers les Cévennes, Études et Communications, Esparon, 2000.

